



①

## CHATEAUBRIAND

Une superbe galère à l'ancre.

*Chateaubriand (1768-1848) vint pour la première fois à Venise en 1806 (c'est de là qu'il s'embarqua pour l'Orient) mais le souvenir qu'il en garda fut assez déplaisant. Il devait corriger cette première impression lors d'un second séjour, en septembre 1833. Sans doute fallait-il à l'auteur de René l'expérience du désenchantement pour découvrir dans cette ville tout ce qui ne pouvait manquer de s'accorder aux nuances propres de sa sensibilité. Derrière les beautés de Venise qu'il apprécie en artiste, il pressent la mort : pour Chateaubriand, un charme de plus.*

Venise, Hôtel de l'Europe,  
10 septembre 1833.

On peut se croire sur le tillac d'une superbe galère à l'ancre, sur le Bucentaure, où l'on vous donne une fête, et du bord duquel vous apercevez à l'entour des choses admirables. Mon auberge, l'Hôtel de l'Europe, est placée à l'entrée du Grand Canal, en face de la Douane de Mer, de la Giudecca et de Saint-Georges-Majeur. Lorsqu'on remonte le Grand Canal entre les deux

files de ses palais, si marqués de leurs siècles, si variés d'architecture, lorsqu'on se transporte sur la grande et la petite place, que l'on contemple la basilique et ses dômes, le palais des Doges, les Procuratie nuove, la Zucca, la tour de l'Horloge, le beffroi de Saint-Marc, la colonne du Lion, tout cela mêlé aux voiles et aux mâts des vaisseaux, au mouvement de la foule et des gondoles, à l'azur du ciel et de la mer, les caprices d'un rêve ou les jeux d'une imagination orientale n'ont rien de plus fantastique. (...)

Ces édifices surdorés, embellis avec profusion par Giorgione, Titien, Paul Véronèse, Tintoret, Jean Bellini, Paris Bordone, les deux Palma, sont remplis de bronzes, de marbres, de granits, de porphyres, d'antiques précieuses, de manuscrits rares; leur magie intérieure égale leur magie extérieure; et quand, à la clarté suave qui les éclaire, on découvre les noms illustres et les nobles souvenirs attachés à leurs voûtes, on s'écrie avec Philippe de Commines : « C'est la plus triomphante cité que j'aie jamais vue! »

Et pourtant, ce n'est plus la Venise du ministre de Louis XI, la Venise épouse de l'Adriatique et dominatrice des mers, la Venise qui donnait des empereurs à Constantinople, des rois à Chypre, des princes à la Dalmatie, au Péloponnèse, à la Crète; la Venise qui humiliait les Césars de la Germanie, et recevait à ses foyers inviolables les papes suppliants; la Venise de qui les monarques tenaient à honneur d'être citoyens, à qui Pétrarque, Pléthon, Bessarion léguaient les débris des lettres grecques et latines sauvées du naufrage de la barbarie; la Venise qui, république au milieu de l'Europe féodale, servait de bouclier à la chrétienté; la Venise, planteuse de lions, qui mettait sous ses pieds les remparts de Ptolémaïde, d'Ascalon, de Tyr, et abattait le croissant à Lépante;

Des apparences mystérieuses,  
fantastiques, effrayantes.

*Voyageur dans l'âme, Gautier (1811-1872) dut cependant attendre la trentaine pour réaliser ses rêves d'évasion.*

La barque suivit d'abord un canal très large, au bord duquel se dessinaient confusément des édifices obscurs piqués de quelques fenêtres éclairées et de quelques falots qui versaient des traînées de paillettes sur l'eau noire et vacillante; ensuite elle s'engagea à travers d'étroites rues d'eau très compliquées dans leurs détours, ou du moins qui nous paraissaient telles à cause de notre ignorance du chemin.

L'orage, qui tirait à sa fin, illuminait encore le ciel de quelques lueurs livides qui nous trahissaient des perspectives profondes, des dentelures bizarres de palais inconnus. A chaque instant l'on passait sous des ponts dont les deux bouts répondaient à une coupure lumineuse dans la masse compacte et sombre des maisons.

A quelque angle, une veilleuse tremblait devant une madone. Des cris singuliers et gutturaux retentissaient au détour des canaux; un cercueil flottant, au bout duquel se penchait une ombre, filait rapidement à côté de nous; une fenêtre basse rasée de près nous faisait entrevoir un intérieur étoilé d'une lampe ou d'un reflet, comme une eau-forte de Rembrandt. Des portes, dont le flot léchait le seuil, s'ouvraient à des figures emblématiques qui disparaissaient, des escaliers venaient baigner leurs marches au canal et semblaient monter dans l'ombre vers des babels mystérieuses; les poteaux bariolés où l'on attache les gondoles prenaient devant les sombres façades des attitudes de spectres.

Au haut des arches, des formes vaguement humaines nous regardaient passer comme les mornes figures d'un rêve. Parfois toutes les lueurs s'éteignaient, et l'on avançait sinistrement entre quatre espèces de ténèbres, les ténèbres huileuses, humides et profondes de l'eau, les ténèbres tempétueuses du ciel nocturne et les ténèbres opaques des deux murailles, sur l'une desquelles la lan-

la Venise, dont les doges étaient des savants et les marchands des chevaliers; la Venise qui terrassait l'Orient ou lui achetait ses parfums, qui rapportait de la Grèce des turbans conquis ou des chefs-d'œuvre retrouvés; la Venise qui sortait victorieuse de la ligue ingrate de Cambrai; la Venise qui triomphait par ses fêtes, ses courtisanes et ses arts, comme par ses armes et ses grands hommes; la Venise à la fois Corinthe, Athènes et Carthage, ornant sa tête de couronnes rostrales et de diadèmes de fleurs.

Ce n'est plus même la cité que je traversai lorsque j'allais visiter les rivages témoins de sa gloire; mais, grâce à ses brises voluptueuses et à ses flots amènes, elle garde un charme; c'est surtout aux pays en décadence qu'un beau climat est nécessaire. Il y a assez de civilisation à Venise pour que l'existence y trouve ses délicatesses. La séduction du ciel empêche d'avoir besoin de plus de dignité humaine; une vertu attractive s'exhale de ces vestiges de grandeur, de ces traces des arts dont on est environné. Les débris d'une ancienne société qui produisit de telles choses, en vous donnant du dégoût pour une société nouvelle, ne vous laissent aucun désir d'avenir. Vous aimez à vous sentir mourir avec tout ce qui meurt autour de vous; vous n'avez d'autre soin que de parer les restes de votre vie à mesure qu'elle se dépouille. La nature prompte à ramener de jeunes générations sur des ruines comme à les tapisser de fleurs, conserve aux races les plus affaiblies l'usage des passions et l'enchantement des plaisirs.

(*Mémoires d'outre-tombe*, 1850.)



terne de la barque jetait un reflet rougeâtre qui révélait des piédestaux, des fûts de colonne, des portiques et des grilles aussitôt disparus. Tous les objets touchés dans cette obscurité par quelque rayon égaré prenaient des apparences mystérieuses, fantastiques, effrayantes, hors de proportion. L'eau, toujours si formidable la nuit, ajoutait encore à l'effet par son clapotement sourd, son fourmillement et sa vie inquiète. Les rares réverbères s'y prolongeaient en traînées sanglantes, et ses ondes épaisses, noires comme celles du Cocyte, paraissaient étendre leur manteau complaisant sur bien des crimes. Nous étions étonnés de ne pas entendre tomber quelque corps du haut d'un balcon ou d'une porte entrouverte; jamais la réalité n'a moins ressemblé à elle-même que ce soir-là.

(*Voyage d'Italie*, 1852.)

*Sans gondole, Venise n'est pas possible. La ville est un madrépore dont la gondole est le mollusque. Elle seule peut serpenter à travers les réseaux inextricables et l'infinie capillarité des rues aquatiques.*

THÉOPHILE GAUTIER  
(*Voyage d'Italie*, 1852).

### Des hippocampes d'or.

*Comme Giono, Jean Cocteau (1889-1963) préfère « une Venise bien portante » à « sa fable de vieille Ophélie flottant sur l'eau stagnante et répandant autour d'elle des miasmes funèbres ». Sollicité de préfacier un ouvrage publié en 1957, il ironise sur le temps déjà lointain où il voyait Venise « à travers ses bardes ». Mais c'est pour célébrer à son tour, en vers, la ville « défantomatisée ».*

Où vit-on des danseurs au bout de feuilles  
[mortes,  
Tant de lions couchés devant le seuil des portes,  
Tant d'aiguilles de bois, de dentelles de fer,  
De dentelles de marbre et de chevaux en l'air?  
Où vit-on tant de fruits qu'on charge et qu'on  
Tant de Jésus marcher sur l'eau, [décharge?  
Tant de pigeons marchant de long en large  
Avec habit à queue et les mains dans le dos?  
Où vit-on, d'un orteil, tenir sur une boule  
Un homme armé d'un parchemin?  
Où vit-on labyrinthe encombré d'une foule  
Qui jamais ne perd son chemin?  
Où vit-on flotter tant d'épluchures d'oranges,  
Tant de ronds, de carrés, d'ovales, de losanges,  
Où vit-on des bustes charmants  
Glisser, les bras tendus, sur le bord des terrasses?  
Où vit-on manger tant de glaces?  
Où vit-on des radeaux être de belles places?  
Où vit-on sur un pied dormir les monuments?  
Où vit-on un palais qui penche  
Attendre quoi? debout et le poing sur la hanche?  
Où vit-on sur la mer machiner un décor?

Tant de filles en deuil et tant de dames blanches  
Se mettre au carnaval une tête de mort?  
Où vit-on parcourir avec paniers et boîtes  
Tant de porteurs légers qui n'ont que des mains  
[droites?  
Où vit-on atteler des hippocampes d'or?

(Préface à *Venise que j'aime*, 1957.)

⑦

ANDRÉ SUARÈS

Il n'est canal qui ne mène à la lumière.

*Essayiste et poète, André Suarès (1868-1948) aborde Venise dans un état d'esprit radicalement opposé à celui d'un Théophile Gautier. Il fait fi de l'observation, pour s'abandonner avec lyrisme et volupté aux sensations qui l'assaillent. Dès sa première découverte de l'Italie, à pied, en 1892, il conçut l'idée du Voyage du condottiere, allusion au célèbre Colleone de Venise.*

La gondole file sur les flots d'émeraude et de pollen rouge. Je suis flèche et fleur moi-même, dans cet air, sur cette eau verte, parmi toutes ces pierres qui fleurissent. Habile, toujours aux aguets, prompt et docile, penché en avant sur sa rame noire, le souple gondolier est bon à voir, comme l'ouvrier qui aime son travail. Et il tourne le dos à son maître, pour qu'il soit roi de son plaisir. Le sang doré de la lumière ruisselle des façades, en effusion nuptiale. Je croyais voir Iseult, jusque-là ensevelie aux vagues de Cornouailles, surgir doucement de la mer orientale, reine bayadère, damnée peut-être, mais dans la joie d'un éternel plaisir. Ces dômes, ces pointes, ces seins, ces doigts, ces ongles de Venise, tout n'était que caresse pour le ciel brûlant et pour l'eau caressante. Les flots éblouis de la poupe la baisent et la suivent, battant des cils. Au Rialto, j'ai longé

dés chalands pleins de fruits. L'odeur des fraises parfumait la rive.

Sur le Grand Canal, il pleut des violettes. La nuit vient, avec ses cœurs de pavot et ses mauves. Les hautes cheminées s'évasent en calices; et sur les palais, maintenant, elles dressent, plus grises, les stèles en turban des tombes turques.

Amarrées au ponton, les gondoles se balancent; elles se touchent au rythme d'une respiration lente et tranquille. Et l'amarre sèche pousse son petit cri. Croisant leurs routes, d'autres barques vont et viennent, plus brusques que des ombres et non moins silencieuses. On les frôle; elles glissent; elles s'évanouissent, fantômes de noir velours, à l'œil rouge au bout d'une antenne. Et le fanal n'est déjà plus qu'une goutte. On devine les passants, assis sur les coussins de cuir. Et tous, on les tient pour des amants; on est sûr qu'ils s'enlacent; que la femme est jeune, belle, suave, toute chaude d'un feu doux; que l'homme est ardent, fort et noble.

Quelle ville pour les marins! Tout flotte, et rien ne roule. Un silence divin. L'odeur de la marine, partout. Même ignoble, aux carrefours de l'ordure croupie, des choux pourris, des épluchures et de la vase, l'odeur salée se retrouve encore; et toujours monte la douceur sucrée du filin, et l'arôme guerrier du goudron, cet Othello des parfums. C'est un bonheur d'aller grand'erre sur les eaux dociles : le charme de Venise contente tout caprice. Et moins l'on sait où l'on est, moins l'on sait où l'on va, plus l'issue a de grâce, le plaisir s'y parant de la surprise. Il n'est canal qui ne mène à la lumière.

(*Le Voyage du condottiere*, 1932.)

Un musée en plein air.

*Pour Taine, au contraire du président de Brosses, c'est la fantaisie même de l'architecture qui fait la grandeur et le charme de la place Saint-Marc.*

Voici Saint-Marc, le campanile, la place, le palais ducal. Il est probable qu'il n'y a pas de joyau égal au monde.

Cela ne peut pas se décrire; il faut voir des estampes, et encore qu'est-ce que des estampes sans couleur? Il y a trop de formes, une trop vaste accumulation de chefs-d'œuvre, une trop grande prodigalité d'invention : on ne peut que démêler quelque pensée générale bien sèche, comme un bâton qu'on rapporterait pour donner l'idée d'un arbre épanoui. Ce qui domine, c'est la fantaisie riche et multiple, le mélange qui fait ensemble, la diversité et le contraste qui aboutissent à l'harmonie. Qu'on imagine huit ou dix écrans suspendus au col, aux bras d'une femme, et qui sont mis d'accord par leur magnificence ou par sa beauté.

L'admirable place, bordée de portiques et de palais, allonge en carré sa forêt de colonnes, ses chapiteaux corinthiens, ses statues, l'ordonnance noble et variée de ses formes classiques. A son extrémité, demi-gothique et demi-byzantine, s'élève la basilique sous ses dômes bulbeux et ses clochetons aigus, avec ses arcades festonnées de figurines, ses porches couturés de colonnettes, ses voûtes lambrissées de mosaïques, ses pavés incrustés de marbres colorés, ses coupoles scintillantes d'or : étrange et mystérieux sanctuaire, sorte de mosquée

chrétienne, où des chutes de lumière vacillent dans l'ombre rougeâtre, comme les ailes d'un génie dans son souterrain de pourpre et de métal. Tout cela fourmille et poudroie. A vingt pas, nu et droit comme un mât de navire, le gigantesque campanile porte dans le ciel et annonce de loin, aux voyageurs de la mer, la vieille royauté de Venise. Sous ses pieds, collée contre lui, la délicate *logetta* de Sansovino semble une fleur, tant les statues, les bas-reliefs, les bronzes, les marbres, tout le luxe et l'invention de l'art élégant et vivant se pressent pour la revêtir. Çà et là, vingt débris illustres font en plein air un musée et un mémorial : des colonnes quadrangulaires apportées de Saint-Jean-d'Acre, un quadriges de chevaux de bronze enlevé de Constantinople, des piliers de bronze où l'on attachait les étendards de la cité, deux fûts de granit qui portent à leur cime le crocodile et le lion ailé de la république, devant eux un large quai de marbre et des escaliers où s'amarre la flottille noire des gondoles. On reporte les yeux vers la mer et on ne veut plus regarder autre chose; on l'a vue dans les tableaux de Canaletto, mais on ne l'a vue qu'à travers un voile. La lumière peinte n'est point la lumière réelle. Autour des architectures, l'eau, élargie comme un lac, fait serpenter son cadre magique, ses tons verdâtres ou bleus, son cristal mouvant et glauque. Les mille petits flots jouent et luisent sous la brise, et leurs crêtes pétillent d'étincelles. A l'horizon vers l'est, on aperçoit au bout du quai des Esclavons des mâts de navires, des sommets d'églises, la verdure pointante d'un grand jardin. Tout cela sort des eaux; de toutes parts on voit le flot entrer par les canaux, vaciller le long des quais, s'enfoncer à l'horizon, ruisseler entre les maisons, border les églises. La mer lustrée, lumineuse, enveloppante, pénètre et ceint Venise comme une gloire.

Comme un diamant unique au milieu d'une parure, le palais ducal efface le reste. On n'a point vu d'architecture semblable; tout y est neuf, on se sent tiré hors du *convenu*; on comprend que, par-delà les formes classiques ou gothiques que nous répétons et qu'on nous impose, il y a tout un monde, que l'invention humaine est sans limites, que, semblable à la nature, elle peut violer toutes les règles et produire une œuvre parfaite sur un modèle contraire à tous ceux dans lesquels on lui dit de s'enfermer. Toutes les habitudes de l'œil sont renversées, et avec une surprise charmante on voit ici la fantaisie orientale poser le plein sur le vide au lieu d'asseoir le vide sur le plein. Une colonnade à fûts robustes en porte une seconde toute légère, dentelée d'ogives et de trèfles, et sur cet appui si frêle s'étale un mur massif de marbre rouge et blanc dont les plaques s'entrecroisent en dessins et renvoient la lumière. Au-dessus, une corniche de pyramides évidées, d'aiguilles, de clochetons, de festons, découpe le ciel de sa bordure, et cette végétation de marbre hérissée, épanouie, au-dessus des tons vermeils ou nacrés des façades, fait penser aux riches cactus qui, dans les contrées d'Afrique et d'Asie où elle est née, entremêlaient les poignards de leurs feuilles et la pourpre de leurs fleurs.

(*Voyage en Italie*, 1866.)

## LA BASILIQUE SAINT-MARC

*La basilique Saint-Marc est fondée sur le plus beau larcin jamais perpétré par les Vénitiens : l'enlèvement et le transfert à Venise du corps de l'évangéliste Marc, volé à Alexandrie, au début du IX<sup>e</sup> siècle, par deux marchands, Rustico de Torcello et Tribuno de Malamocco. Il repose aujourd'hui sous l'autel, signalé à la dévotion des fidèles par la célèbre Pala d'Oro. Les Vénitiens ont toujours considéré le rapt de saint Marc comme une légitime restitution. La légende veut que l'évangéliste soit passé à Venise, où l'ange l'aurait salué des mots « pax tibi, Marce, evangelista meus! », qui figurent depuis lors sur le blason de la ville. Reconstituée en 1072 après un incendie, embellie d'âge en âge, la basilique Saint-Marc est devenue elle-même une sorte de relique, à la fois ex-voto, panthéon, sanctuaire et caverne d'Ali Baba. Son trésor, aujourd'hui décimé, était un abrégé des richesses de l'Orient, razzées par les Vénitiens après le sac de Constantinople. Quant aux chevaux de bronze juchés sur la balustrade, ils semblent symboliser les avatars de l'édifice : créés en Grèce, conquis par les Romains, transférés à Byzance, accaparés par les Vénitiens, enlevés par les Français en 1797, ils furent hissés par Napoléon sur l'arc de triomphe du Carrousel. Il appartenait à un Vénitien, le sculpteur Canova, de les restituer solennellement à sa ville après 1815.*

